

LA MÉMOIRE DE LA SHOAH

Sa transmission aux jeunes générations juives et non juives

Jean-Marie Lustiger

S.E.R. | Études

2001/2 - Tome 394
pages 208 à 220

ISSN 0014-1941

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-etudes-2001-2-page-208.htm>

Pour citer cet article :

Lustiger Jean-Marie, « La mémoire de la Shoah » Sa transmission aux jeunes générations juives et non juives,
Études, 2001/2 Tome 394, p. 208-220.

Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

© S.E.R.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



La mémoire de la Shoah

Sa transmission aux jeunes générations juives et non juives

JÉAN-MARIE LUSTIGER

1. Je le cite d'après le compte rendu de Laurent Cohen paru dans la *Tribune Juive* du 23 mars 2000.

2. Elie Wiesel a donné cette interview à l'occasion de l'inauguration, à Jérusalem, le 10 février dernier, d'une synagogue qui porte le nom de son père, Shlomo Wiesel. Ces propos et cette inquiétude n'étaient-ils pas déjà comme l'arrière-fond du roman que Wiesel a publié en 1989, sous le titre *L'Oublié*? Je reviendrai sur ce roman en conclusion.

ELIE WIESEL a donné récemment un entretien au *Yédioth A'haronoth*¹. Son titre m'a impressionné : « Nous avons échoué dans la transmission du thème de la Shoah. » Et Wiesel déclare : « Peu de gens ont réellement pris conscience de l'ampleur de l'événement. Nous avons fait tout ce que nous avons pu, nous avons consacré à cette question la plus grande partie de notre vie — et pourtant : nous avons échoué. »

S'étonnant de l'ignorance qui règne dans certains secteurs de la jeunesse israélienne, Elie Wiesel a ajouté qu'il ne craignait pas que la Shoah puisse un jour tomber dans l'oubli. « En revanche, ce qui m'inquiète, dit-il, c'est la banalisation du sujet. La tentative de comparaison entre la Shoah et d'autres événements, aussi tragiques et dramatiques soient-ils : tel est le véritable problème. Et ma grande inquiétude.² » Que dit ce sentiment d'échec? Que signifie l'enfermement dans le silence de beaucoup parmi la génération de la Shoah, notre génération?

Un impératif absolu

Le « devoir de mémoire » a été reçu comme un impératif absolu. Il s'appuie sur ce mot tant de fois répété dans la Torah : « Souviens-toi... » Il fallait que le monde sache quelle horreur avait été commise. Il fallait que les générations futures ne l'oublent jamais. A plus d'un demi-siècle de distance, nous pouvons mieux distinguer les deux registres complémentaires dans lesquels ce « devoir de mémoire » s'est exprimé.

Le premier est celui de l'histoire, au sens technique et scientifique du mot. Ce fut un énorme travail que de rassembler et conserver les témoignages, les documents, de les vérifier et de les recouper pour d'abord établir les faits de façon incontestable. Un immense labeur a été accompli, grâce à des institutions comme le Centre de Documentation Juive en France. Bien d'autres, notamment des universités, ont travaillé de leur côté, dans le monde entier. Elles ont trouvé ici, en Israël, particulièrement à Yad Vashem³, un lieu de convergence et de centralisation irremplaçable et décisif. Ce travail fonde la seule réponse valable à l'entreprise de mensonge et de dissimulation commencée par les nazis, et poursuivie ou reprise par ce que l'on a appelé « les courants révisionnistes⁴ ». Tous ces travaux scientifiques ont permis d'élaborer des moyens de vulgarisation et de transmission, jusques et y compris par des œuvres cinématographiques ou des séries télévisées.

Le « devoir de mémoire » a ainsi engendré une sérieuse historiographie, sur laquelle peut s'appuyer l'enseignement. L'œuvre de Yad Layeled⁵ représente une remarquable et originale expérience de transmission de la mémoire de la Shoah. Cependant, force est de constater que, dans la plupart des établissements scolaires, l'efficacité de la pédagogie usuelle est comparable à celle de tout enseignement de l'Histoire auprès d'une jeunesse davantage fascinée par les images du présent et d'un avenir virtuel, que par les récits de la réalité passée.

Il est un second registre, dont l'œuvre d'Elie Wiesel est sans doute le meilleur symbole : parmi ceux qui subissent directement ou indirectement le drame de la Shoah,

3. Yad Vashem : monument de Jérusalem créé en 1953, dédié à la mémoire des six millions de Juifs morts dans les camps nazis.

4. Qu'il me soit permis, ici, à titre d'hommage personnel, de citer deux noms, parmi beaucoup d'autres : Georges Wellers, qui, dès son retour de déportation, abandonna pratiquement tout, y compris sa carrière scientifique, pour se consacrer à l'établissement méticuleux d'une histoire de la déportation en France ; Serge Klarsfeld, fondateur de l'Association des Fils et Filles de Déportés : avec une ténacité et une rigueur exemplaires, il a rassemblé les témoignages et les preuves qui, sans ce travail, seraient tombés dans l'oubli.

5. Yad Layeled : dans un kibboutz au nord de Haïfa, musée et lieu de conférences.

certains ont écrit ou raconté quelque chose de ce que fut leur épreuve. Ces témoignages sont souvent arrachés, dans la douleur, à l'impossibilité ou au refus d'évoquer ces souvenirs et de parler. Permettez-moi de m'attarder sur l'expérience de ceux qui l'ont vécue comme victimes ou comme témoins. Et c'est à ce dernier titre que je parle.

Au lendemain de la guerre, il me semblait évident que tout homme civilisé savait ce qui s'était passé, comprenait ce qu'était cette Catastrophe, compatissait dans la honte au malheur dont nous ne voulions plus parler, et condamnait les coupables. Il me semblait que ces événements étaient désormais inscrits comme au fer rouge dans la conscience de l'humanité. Puis, dans les années qui suivirent, cette conviction s'est insensiblement fissurée. L'horreur que je croyais connue de tous, beaucoup semblaient l'avoir ignorée. Ils ne savaient pas, ou ne savaient plus; ils avaient déjà oublié, ou voulaient oublier. Ils n'avaient rien compris, ou rien voulu comprendre. Ils étaient mûrs pour être les complices d'une nouvelle entreprise d'anéantissement, si les circonstances s'en présentaient.

Mais, comment expliquer l'inexplicable à des hommes et des femmes apparemment insensibles? Comment leur dire l'insupportable douleur s'ils n'éprouvent pas un commencement de compassion?

L'innommable

Ce qui s'est passé là-bas, à Auschwitz, lieu de nulle part, en ces années-là où le temps semblait à jamais figé hors de l'Histoire humaine, c'est précisément « l'innommable », le règne de ce qui n'a pas de nom, l'enfer. Là-bas, en ces années-là, c'était le règne du mensonge, de la mort, l'absence de nom. Le silence de la mort. Les nazis ne pouvaient nommer leurs crimes par leur nom. Ils avaient établi un langage simulé, un vocabulaire de substitution, pour désigner ce qu'ils osaient faire et ne pouvaient dire qu'en mentant. Oui, « l'innommable ».

« L'innommable ». Qui pourrait en parler? Ceux qui en ont réchappé se sont arraché les mots de leur propre

chair, de leur propre cœur. Ils ont forcé leurs lèvres à les dire. Ils ne pouvaient pas mettre au jour la ténèbre infernale.

Je fais partie de ceux dont le devoir est de les entendre et qui peuvent deviner ce qu'ils ne peuvent dire. Nous aurions pu en être, nous aurions dû y être. Nous étions promis au même anéantissement, mais nous avons été épargnés. Nous savons parfois comment, mais nous ne savons pas pourquoi. Et puis, ceux qui y ont été engloutis — qu'ils soient revenus ou non —, ceux dont les mots, les cris et les visages sont à jamais perdus, étaient nos plus proches. Voilà pourquoi ce que nous pouvions deviner ou entrevoir, ce que nous ne pouvions entendre qu'en nous bouchant les oreilles, ce que nous ne pouvions voir qu'en fermant les yeux, ce que nous ne pouvions comprendre qu'en oubliant la raison, tout cela, nous non plus, nous ne pouvions pas — ou ne voulions pas — en parler. Par pudeur. Parce qu'il nous était devenu impossible de pleurer. Parce que toute parole de consolation paraissait dérisoire. Parce que toute question, toute curiosité, était une nouvelle blessure ajoutée aux autres blessures.

« L'innommable » ne peut être dit, car ceux qui le vécurent jusqu'en l'ultime instant de leur vie ont été dévorés par la Bête. Ils sont morts et silencieux. Comme le sont devenus les témoins de leur mort et de leur silence. Et même les témoins des témoins disparaissent.

Ce que j'ai désigné sous le nom de « l'innommable », ce qui est impossible à nommer, c'est l'expérience de la Shoah, que ceux-là mêmes qui l'ont vécue ont entourée de silence. Beaucoup ont choisi d'en épargner le fardeau à leurs enfants. Ils n'ont pas pour autant été complices du mensonge de ceux qui voulaient dissimuler leur propre crime. Ce qui est transmissible, c'est ce qui devient histoire et récit, et qui subit dans la mémoire des générations à venir le sort de toutes les chroniques et de tous les récits.

Faut-il donc accepter que les morts de la Shoah meurent une seconde fois avec la mémoire de ceux qui survécurent? Ou plutôt que meure l'incommunicable expérience du néant qui a ravagé une génération? Faut-il se

résigner à la voir réduite à la mémoire historique des peuples qui s'appauvrit au gré de l'évolution de leur identité? Dans cette hypothèse, comment justifier l'exception juive, qui reçoit de son acte de naissance un « devoir de mémoire »? Quel est donc ce « devoir de mémoire »?



I Souviens-toi!

Avant d'apparaître comme un devoir ou un impératif pour l'homme — « Souviens-toi » —, le pouvoir de se souvenir est d'abord le propre de Dieu.

Attribut de Dieu. – Dans la *Genèse* (8,1), Dieu se souvient de Noé et de toutes ses créatures sauvées après le déluge. Et l'arc posé dans le ciel est comme un mémorial pour l'homme de la mémoire que Dieu garde de son Alliance avec tous les vivants. Mémorial pour l'homme, et mémorial pour Dieu. Plus loin, lorsque s'abat le jugement de Dieu et qu'il détruit Sodome et Gomorrhe, et toutes les villes du district, « Il se souvint d'Abraham et retira Lot du cœur du fléau » (*Genèse* 19,29). Et plus tard, si Rachel la stérile enfanta pour Jacob son fils Joseph, c'est parce que « Dieu se souvint de Rachel, l'exauça et la rendit féconde » (*Genèse* 30,22). Lorsque, au cours d'une longue période, les fils d'Israël gémissent du fond de la servitude d'Égypte et crièrent, leur appel monta vers Dieu, et « Dieu se souvint de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob; Dieu vit les fils d'Israël » (*Exode* 2, 24). « Je me suis souvenu de mon alliance », dit-il à Moïse (*Exode* 6, 5).

Bien d'autres passages nous montreraient que, dans la Révélation biblique, la mémoire est d'abord un attribut de Dieu, Créateur et Rédempteur. C'est en sauvant ceux qu'il a créés, ceux qu'il appelle et qu'il aime, que Dieu manifeste sa mémoire. Oui, la mémoire est un attribut de Dieu, car Il est la Vie et la source de la vie, alors que « la mort est le pays de l'oubli » (*Psaume* 88, 13). Dieu ne meurt pas. L'homme meurt et, avec lui, sa mémoire.

Devoir de l'homme. – Dieu le Vivant donne à l'homme l'ordre de se souvenir des actes par lesquels Il

sauve son peuple de la mort : « Qu'on se souvienne de ce jour où vous êtes sortis d'Égypte » (*Exode* 13, 3). De la sorte, l'homme participe à la mémoire de Dieu. Si Israël garde mémoire de son malheur, c'est en se remémorant la puissance par laquelle Dieu l'a arraché à ce malheur pour lui rendre la vie. « Tu te souviendras qu'au pays d'Égypte, tu étais esclave et que le Seigneur ton Dieu t'a fait sortir de là d'une main forte et d'un bras étendu. C'est pourquoi le Seigneur ton Dieu t'a ordonné de pratiquer le jour du sabbat » (*Deutéronome* 5, 15).

Le peuple devra se souvenir de son épreuve et de sa longue route pour découvrir, grâce à elles, l'amour paternel de Dieu : « Tu reconnais avec ton cœur que le Seigneur ton Dieu faisait ton éducation comme un homme fait celle de son fils » (*Deutéronome* 8,5). « Ne va pas te dire, c'est à la force du poignet que je suis arrivé à cette prospérité, mais souviens-toi que c'est le Seigneur ton Dieu qui t'aura donné la force d'arriver à la prospérité pour confirmer son alliance jurée à tes pères, comme il le fait aujourd'hui » (*Deutéronome* 8, 17-18).

Et lorsque les fils d'Israël reçoivent l'ordre de se souvenir du Seigneur lui-même et de ses commandements, non seulement chacun doit sans cesse se les remémorer, les garder présents à son cœur pour que triomphe en lui la vie contre la mort, mais chacun doit les répéter à ses fils. Car dans cette transmission Dieu accorde à l'homme le moyen de traverser l'épreuve de la mort qui sépare les générations.

Quand viennent l'épreuve et le malheur, Israël s'adresse à Dieu en lui disant à son tour : « Souviens-toi, Seigneur ! » (*Psaume* 132, 1). Souviens-toi de ta miséricorde, de ton amour; ne te souviens pas de nos péchés. Cette prière devient comme le miroir du commandement donné par Dieu. Elle se fait insistante, obstinée, assurée que Dieu, le Vivant, est fidèle selon sa Promesse. Là se trouve le cœur de la protestation de Job : Comment Dieu, fidèle, pourrait-il être infidèle à lui-même ? Comment Dieu, vivant, pourrait-il oublier son serviteur ?

Ainsi le « devoir de mémoire », selon la logique dans laquelle le peuple d'Israël a été formé, fonde le devoir de vivre de la vie que Dieu donne, Lui qui se souvient :

« Une femme oublie-t-elle son nourrisson?... Même si celle-là oubliait, dit le Seigneur, moi je ne t'oublierai pas » (Isaïe 49, 15).

« Dans ton outre, recueille mes larmes »

Comment pouvons-nous appliquer à la Shoah, cette œuvre de perdition, le commandement de se souvenir des bienfaits de Dieu et de Dieu lui-même ?

Les livres bibliques nous suggèrent un chemin : la destruction du Temple, les massacres et les déportations du peuple sont toujours l'objet d'un grand deuil pour la conscience juive. Ces immenses malheurs et les cris de détresse qu'ils ont suscités chez les Prophètes sont demeurés présents à la mémoire, parce que celle-ci est tournée vers Dieu dans une foi inébranlable, bien qu'éprouvée en sa fidélité.

La dispersion du peuple et la disparition de la Demeure sont comme portées par Dieu, cachées en lui. C'est bien Dieu qui donne à ses enfants de ne pas succomber dans la mémoire de leur détresse et de continuer à célébrer le premier salut, la Pâque, et le don de sa Loi, et qui leur inspire cet acte de foi, « l'an prochain à Jérusalem ». Rappelons ici ce verset 9 du *Psaume* 56 attribué à David, quand les Philistins le saisirent à Gath : « Tu as compté mes pas de vagabond. Dans ton outre, recueille mes larmes. N'est-ce pas dans ton livre ? » Seule la mémoire de Dieu peut supporter la mémoire du néant qui s'abat sur ses enfants bien-aimés. Seule l'outre de Dieu peut recueillir les larmes perdues. Seule la mémoire de Dieu peut compter les pas des errances de douleur de ses fils et filles, alors même que refusent d'être consolés ceux qu'une telle douleur a affligés.

L'homme doit se souvenir de Dieu. Les malheurs et souffrances d'Israël nourrissent sa foi pour en appeler à la mémoire de Dieu qui semble oublier. La mémoire du malheur n'est vivable que remise à la mémoire de Dieu, lui qui porte le poids de la mémoire de l'homme saisi par la mort, en lui donnant l'espérance de la vie.

La vocation d'Israël

Revenons au propos d'Elie Wiesel que je citais en commençant : pourquoi cette réaction d'une partie de la jeunesse juive et non juive, en Israël comme dans le reste du monde ?

Le malheur ne peut pas être fondateur du destin d'un peuple. Car celui-ci aurait alors une existence de damné, qui ne peut amener que le désir de la vengeance ou bien un sentiment de culpabilité d'avoir échappé à ce qui a accablé les ancêtres. Tôt ou tard, une telle mémoire est un héritage insupportable. Il faut s'en débarrasser pour pouvoir vivre. Il faut aussi trouver de nouvelles raisons de vivre. Pour que ce malheur s'intègre comme un événement fondateur, il faut qu'une signification positive lui soit donnée ; il ne suffit pas de le vivre comme le résultat d'une haine universelle et injuste, avec une conscience victimaire.

Depuis plus d'un demi-siècle, les tentatives se sont accumulées pour penser la Shoah ou même penser après la Shoah. Ces efforts pour articuler des propos cohérents au sujet de cet événement impensable, fonder un destin sur ce qui demeure innommable, ne peuvent aboutir qu'en situant la Shoah en relation avec la vocation d'Israël et avec l'avenir de l'humanité. Sa vocation n'est pas de souffrir, mais de vivre. Il est nécessaire de préciser : vivre pour quel but ? Pour quel service ? Ce grand malheur ne pourra être intégré dans la construction d'un peuple, au delà de la génération fondatrice, qu'en répondant à ces questions.

Pour le croyant, c'est à l'évidence l'appel de Dieu — et la vocation à connaître et servir Dieu —, qui est fondateur du destin d'Israël. Cette vocation exprime aussi sa mission, devenir le témoin de la conduite sainte et conforme à la dignité humaine que Dieu révèle à l'homme : les Dix Paroles, les Dix Commandements, comme fondements de la loi morale universelle. C'est dans la mesure où le mal triomphe en l'homme, que le témoin de ce bien est nié et voué au néant. La Shoah ne peut fon-

der l'existence d'un peuple, mais la vocation à un plus haut idéal permet de comprendre comment cet appel a entraîné, pour ceux qui en sont les témoins et les porteurs, des contradictions, des souffrances sans mesure, ou plutôt à la mesure du don qui leur est fait, et de la vocation, de la mission qui sont les leurs.

Il faut transmettre aux générations futures l'enthousiasme d'une telle vocation, pour leur permettre de supporter la mémoire d'un tel malheur, et leur donner de trouver la force de répondre par une espérance positive à la question : « Et si cela recommençait ? » Ces affirmations rejoignent ce qui me paraît être l'intention profonde du silence de nombreux survivants. Ils se sont tus, non pour oublier, car cela leur était impossible, mais pour ne pas accabler la génération suivante. Dans la mesure où ils ont voulu vivre et ont choisi de vivre, ils ont voulu construire un monde nouveau où les causes qui ont provoqué ce crime seraient éliminées.

En ce sens, l'édification d'une société juive nouvelle en Israël, avec la fondation d'un Etat, était une réponse au malheur, non repliée sur le passé, mais tournée vers l'avenir. Ce réflexe vital répondait à l'expérience fondatrice que rapporte la Bible. Ce qui est premier, c'est l'appel de Dieu et la Promesse. Si Moïse tire le Peuple de la servitude de l'Égypte, pays de la mort, c'est en raison de la Promesse faite aux Pères et par la force de Dieu qui mène son Peuple jusqu'à la Terre promise. Ce n'est pas la mort ou l'esclavage qui est le fondement de la naissance d'un peuple. De plus, l'expérience spirituelle et historique du peuple juif crée en lui un réflexe fondamental : choisir la vie. Le contact avec la mort, selon la tradition, rend l'homme impur, c'est-à-dire dans l'impossibilité de se présenter devant Dieu.

La singularité de la Shoah

Enfin, doit-on craindre de voir la Shoah ramenée à n'être qu'une des variantes des crimes de l'humanité, au point que, finalement, sa singularité ne soit plus perçue ?

Il n'y a pas de mesure de l'horreur qui puisse être vraiment convaincante. Est-ce le nombre des victimes ? Est-

ce la conduite des bourreaux ? Est-ce l'étendue ou la durée de la persécution ? Aucun critère ne peut permettre de comparer la douleur humaine. Et pourtant, la revendication de la singularité de la Shoah, de son unicité, n'est pas seulement une revendication de la conscience juive qu'un peu de compassion devrait faire taire. Elle est précisément fondée sur l'enjeu positif de la vocation du peuple juif au service de l'humanité. Les victimes de ce processus d'anéantissement ont du mal à accepter que le non-sens de la Shoah ait ce sens ; souvent elles ne peuvent que redire les paroles de Job, qui refuse les reproches des sages et leurs consolations.

La singularité de la Shoah est à trouver dans la vocation du peuple juif. On peut l'interpréter en termes séculiers et laïcs. Israël se présenterait alors comme un témoin privilégié de la dignité humaine et porteur d'un message valant pour tout homme, quelles que soient sa race, sa religion, sa condition. Je peux comprendre cette version séculière, mais elle me paraît fragile dans ses fondements, si l'on oublie ou efface de la conscience de celui qui l'affirme et veut la défendre la foi au Dieu vivant et vrai. Car c'est Dieu qui révèle à l'homme ce qu'est l'homme, « créé à l'image et à la ressemblance de Dieu », destiné à vivre des commandements de Dieu et fait pour aimer le seul qui est Dieu, « de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces », et pour aimer son prochain comme soi-même.

La mesure du crime de la Shoah n'est pas l'horreur qu'il inspire. Le peuple juif n'a pas été qu'un peuple victime parmi d'autres, comme il s'en est trouvé et comme il s'en trouvera tant, hélas ! dans l'histoire des hommes. Ce peuple, qu'il le veuille ou non, a reçu le fardeau d'une parole destinée à toute l'humanité. Il lui transmet les Commandements de Dieu, les Dix Paroles. Ces Commandements sont inscrits, en fait, dans les tables de toutes les lois, là où s'exprime la conscience morale qui éclaire l'action de tout homme, quoi qu'il en soit de la diversité des coutumes et des civilisations. Le peuple juif porte la loi divine qui dit à l'homme le bien et le mal. Il atteste par sa seule existence l'égalité de dignité de tous les hommes devant leur unique Créateur. Le don que Dieu a fait de sa Loi au peuple que, par là-même, il crée, donne au Sinaï une valeur paradig-

matique.

La Shoah apparaît alors comme paradigme du mal. La destruction des Juifs veut effacer de l'Histoire le peuple-témoin du Sinai. La nature abyssale du Mal est mesurée par la transcendance de la Loi divine et par la volonté de nier Dieu en niant ce qui est divin en l'homme. Dès lors, ce paradigme démasque la nature infernale de tous les autres crimes qui peuvent être commis contre l'humanité des hommes. Le nombre des victimes, les procédés employés ne suffisent pas à faire apparaître la nature du crime commis que dévoile le paradigme de la Shoah. Le devoir de nous souvenir de la Shoah est fondé sur le devoir de nous souvenir des Commandements, de ce que Dieu fait pour les hommes, de son Alliance.

Pour pouvoir se remémorer le mal sans être gangrené ou détruit par lui, il faut se laisser saisir par un amour indestructible du Bien et rendre inébranlable notre décision de l'accomplir.

I Nous « retourner » vers Dieu

Ce « devoir de mémoire », tel que nous pouvons le comprendre à la lumière de la Parole de Dieu, a une dimension que j'ai jusqu'ici laissée de côté. Je veux la mentionner avant de conclure.

« Souviens-toi du Seigneur ton Dieu et de ses commandements. » Le péché, c'est d'oublier Dieu et ses commandements, c'est de ne plus s'en souvenir, au point de dire, comme l'impie : « Il n'y a pas de Dieu » (*Psaume 10, 4*). L'impie referme ainsi sur lui-même la porte de la mort. La Bible décrit une attitude qui nous est familière : l'occultation du péché aux yeux du pécheur lui-même ; il ne veut pas voir, il ne peut pas voir. Caïn se cache. Pour que nous puissions voir le mal commis par nous-mêmes ou par nos prédécesseurs — le mal enfoui, voire totalement disparu de notre mémoire —, la Bible nous appelle à nous « retourner ». Mais vers quoi ? Vers qui ? Est-ce vers nous-mêmes, pour tenter d'y découvrir les profondeurs de notre mal ? Non. Elle nous invite à nous « retourner vers Dieu ». Car Dieu seul nous donne la lumière qui dissipe nos ténèbres. Dieu, dans son amour, en touchant le

cœur de l'homme pécheur, lui rend le souvenir de ses péchés et lui accorde d'en avoir le cœur broyé, devenu à nouveau capable d'aimer et d'être fidèle (*Psaume* 51, 12-19).

C'est à ce niveau que la mémoire et le repentir trouvent leur sens. Dès lors, l'homme juge ses actes non plus seulement sous la crainte de sa condamnation, mais dans la lumière de la miséricordieuse vérité de Dieu le Véristique. La première miséricorde accordée à l'homme, c'est de lui révéler ce qu'il a réellement fait et quelle en est la gravité. Tant que nous ne sommes pas capables de mesurer la gravité de nos actes, nous ne sommes pas à même d'en être responsables et d'être dignes de notre condition humaine.

Reste entier le mystère de la rédemption et du pardon des péchés. Pour reconnaître la profondeur du mal commis sans être écrasé par une insupportable culpabilité, ni non plus s'en débarrasser par une occultation mensongère, la foi est nécessaire à l'œuvre de mémoire.



L'Oublié

6. Voir note 2.

Au terme de ces propos, revenons au roman d'Elie Wiesel, *L'Oublié*⁶. L'histoire n'est pas celle d'un homme abandonné par la mémoire des autres, mais d'un homme que ses propres souvenirs désertent. Alors, pourquoi *L'Oublié*, et non *L'Oubli* ?

En réalité, l'ouvrage de Wiesel n'est pas une « recherche du temps perdu », mais un double drame : l'un qui se joue sur terre, la maladie d'un homme qui perd inexorablement la mémoire et la parole ; l'autre qui se déroule à huis clos, hors des sentiers battus de la psychologie, entre un homme et Dieu, entre Dieu et son Peuple. Drame historique, épreuve spirituelle inscrite dans la chair et le sang.

On risque de ne pas comprendre grand-chose à la détresse de Malkiel Rosenbaum et de son père, Elhanan, si

l'on réduit leur histoire à ce qu'en dit Malkiel lui-même : il a quitté New York, la femme qu'il aime, le métier qui le passionne, pour un douloureux pèlerinage dans le cimetière juif d'une bourgade de Roumanie. Devant la tombe de son grand-père, qui porte le même nom que lui, Malkiel, profondément troublé, se demande ce qu'il cherche et se fait à lui-même cette réponse : « Je suis ici pour me souvenir de ce que mon père a oublié. » Et de revivre par bribes, en mêlant les récits de son père et ceux du vieux gardien du cimetière, l'histoire des siens : la peste nazie, les familles arrachées à leurs maisons, dispersées dans la nuit, mais aussi la résistance, la naissance de l'Etat d'Israël dans la douleur et l'espérance. La mère de Malkiel, Talia, est morte à Jérusalem en le mettant au monde. Pourquoi Elhanan, au seuil d'un anéantissement psychique plus cruel encore que la mort, impose-t-il à son fils cette quête quasi obsessionnelle ? La réponse est peut-être dans la prière d'Elhanan : « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, n'oublie pas leur fils qui se réclame d'eux. »

Dieu peut-il oublier ?

La fin de cette prière est une phrase mystérieuse, où se pressent le secret du roman tout entier : « Même si tu m'oublies, Dieu, moi je refuse de t'oublier. »

Alors, qui est *L'Oublié* du titre ? Et quel est celui qui oublie ? Serait-ce l'homme aux prises avec la mort insupportable ? Ou Dieu lui-même ? Serait-il à la fois celui qui a oublié et celui qui l'homme oublie : Dieu, l'Oublié ?

7. Voir note 5.

Cardinal JEAN-MARIE LUSTIGER

A Yad Layeled⁷, mardi 16 mai 2000